

SÉLECTION DE RAIDEURS DIGESTES

« XIII. LA MORT – Cette carte est attribuée à la lettre *Nun*, qui signifie un poisson; le symbole de la vie sous les eaux; la vie voyageant à travers les eaux. Elle réfère au signe zodiacal du Scorpion, qui est régit par Mars, la planète de l'énergie pyrique sous sa forme la plus basse, qui est dès lors nécessaire pour fournir l'impulsion. Dans l'alchimie, cette carte explique l'idée de putréfaction, le nom technique donné par ses adeptes aux séries de changements chimiques qui développent la forme finale de la vie à partir de la semence originale latente dans l'œuf orphique.

« Ce signe est l'un des deux plus puissants du Zodiaque, mais il n'a pas la simplicité et l'intensité du Lion. Il est formellement divisé en trois parts : la plus basse est symbolisée par le Scorpion, animal que les premiers observateurs de la Nature supposaient capable de se suicider lorsqu'il se retrouvait encerclé par le feu, ou dans toute autre situation désespérée. Cela représente la putréfaction dans sa forme la plus basse. Le poids de l'environnement est devenu intolérable et l'élément attaqué se soumet lui-même, volontairement, au changement; ainsi, le potassium lancé sur l'eau s'enflamme, et accepte l'étreinte du radical hydroxyle.

« [...] Sur cette carte, le symbole du poisson est crucial; le poisson (*II pesce*, comme il est appelé à Naples et ailleurs) et le serpent sont les deux principaux objets de vénération des cultes enseignant les doctrines et la résurrection et de la réincarnation. Ainsi, nous avons Oannes et Dagon, dieux-poissons, en Asie de l'ouest; des cultes similaires existent partout. Même dans le christianisme, le Christ était représenté par un poisson. Le mot grec IXTHUS, "qui veut dire poisson et représente bien le Christ", écrit Browning, était un notariqon, les initiales d'une phrase, voulant dire "Jésus Christ Fils de Dieu, Sauveur". Ce n'est pas un hasard si saint Pierre était un pêcheur. [...] Cette carte doit donc être lue comme étant d'une plus grande importance et catholicité que ce que sa simple attribution zodiacale laisse croire de prime abord. »

Le Maître Therion (A.C.), *Livre de Thoth – tarot égyptien* (trad. libre).

« Savoir reconnaître combien nos vœux d'enfance ont été exaucés n'est pas chose facile. Et cela surtout si la part de l'exaucé qui existe à côté de l'inexaucable est suffisante pour nous faire accepter de continuer à vivre. Nous avons peur de la mort parce que la part de nos vœux inexaucés s'est accrue hors de toute mesure.

« [...] *Nun*. Nous appelons dialecte – dans n'importe quelle langue – l'usage jaillissant de la parole, et pensée le vulgaire illustre qui tend poétiquement le dialecte non vers une grammaire, mais vers une langue faisant défaut et qui, cependant, telle une panthère parfumée, est témoinnée et annoncée en toute langue et dans chaque parole. »

G. Agamben, *Quand la maison brûle*, trad. L. Texier, 2021, pp. 16-17; 47.

LES ARCHIVES FRAGMENTEUSES

DE FOLKLORE RÉDHIBITOIRE

PRÉSENTENT

L'ESTUAIRE

UN PAMPHLET EN QUATRE PLIS

(AFFR-30)

LA BAIE AU CHÊNE

David, le propriétaire-résident de la maison ancestrale de la Baie au Chêne, que les deux Sagittaires nés-natifs de l'île de Vancouver ont surnommée l'Estuaire, en raison des deux Poissons – l'un transitoire, l'autre non – qui occupaient les étages supérieurs (avec entrée indépendante, bonzaï prometteur et discrètes veuves noires), avait récemment participé à une importante cérémonie à Vanuatu. Son aïeul, un missionnaire chrétien, a été tué puis mangé rituellement sur l'île d'Erromango par les aïeuls des insulaires. Ces derniers ont organisé un rituel d'excuses et de réconciliation, invitant les descendants de plusieurs victimes pour retrouver la paix. Habitant en poète, David n'a pu faire autrement que d'écrire quelques vers avant son départ, soulignant les dons et contre-dons, remerciant à son tour, s'excusant aussi pour l'entreprise coloniale de son propre ancêtre, et affirmant entrevoir quelque chose comme la complétion d'un cercle.

Ce ne fut jamais David qui parla du rite, mais toujours son locataire à long terme, originaire d'Edmonton comme Brion Gysin, qui aspirait à un positionnement prophétique, ou qui serait vu comme tel, dans les luttes décoloniales qui tramaient la vie sur l'île. C'était quelques années avant que ce Poisson soit évincé des cercles militants et académiques, en raison de violences qui le rapprochaient plutôt d'un Koresh avant Waco. Autrefois pilier du « gouffre, aven ou doline d'effondrement, en milieu karstique, totalement ou partiellement rempli d'eau », il avait laissé comme « Parole » principale le souci critique des noms de rue coloniaux.

LA RUE DU TORRENT

La Loge Noire pourrait très bien s'être installée un temps – au sortir des années 1950 – à mille miles de là, dans l'étrange bicoque de la rue du Torrent, à Bernières-sur-Mer, qui surplombe un petit cours d'eau vif qui creuse encore une crevasse millénaire que les clôtures croches ne parviennent pas à interdire. Il s'agit d'un ancien chalet double, un jumelé rabouté, transformé en un seul immeuble, gardant ses deux entrées asphaltées, ses deux portes, ses deux escaliers et ses deux balcons à l'avant. Surtout, de l'intérieur, c'est le type d'endroit qui semble contenir de ces « espaces négatifs » qu'on associe aux films de David Lynch et aux récits de Lovecraft. De fait, il semble au visiteur pris de vertiges que le parcours sinueux sur le tapis, le prélat et le béton effrité s'effectue sur une surface plus grande que celle qui peut raisonnablement être projetée entre les quatre murs extérieurs de la maison. Le cabanon en retrait a-t-il jadis hébergé un comparse ou un épigone de Jack Parsons, voire un enfant lunaire oublié, qui serait « monté au nord » après la mort du (et de son) père des fusées modernes? Tout dans l'endroit rappelait Twin Peaks. C'était donc assurément la bonne décision de ne pas le faire inspecter, ni d'envisager sérieusement l'acquiescer... Il en va de la vie infiniment exemplaire de toutes les Laura Palmer.

Cela dit, il sera aussi difficile de ne jamais revisiter ces lieux, par curiosité! Ils ne sont pas comme ce parc de la Montage des Roches, où les groupes de *noir métal* de Charlesbourg et des alentours, souvent formés d'un seul individu, aiment à traîner et à se prendre en photo sur le mode finno-scandinave. Ce n'est pas non plus le parc des Chutes-de-la-Chaudière, réputé pour son stationnement, en plus de son pont branlant. Il s'agit là de lieux publics, alors que le chalet torrentiel est foncièrement et intensément privé, plus-qu'intime. Les parcs ne présentent aucun danger sinon celui d'une rencontre désagréable. À l'inverse, la maison ténébreuse a pour son compte un vide véritable, résident, qui susurre sans doute chaque nuit l'appel indomptable de la crevasse à qui s'y allonge. Déjà que tous les noms de rue alentours dirigent quiconque sait lire vers l'eau, c'est-à-dire aussi, à cet endroit, vers la roche qui fracasse les crânes et les autres os sans broncher! Il faut d'excellents sandwiches brie-beurre pour ne pas suivre ces appels et plonger, ce qui bloque à terme les artères.

LE PETIT BASSIN

Le fait que la version PDF de l'*Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours*, de Joseph-Pierre-Anselme Maurault (Atelier typographique de la « Gazette de Sorel », 1866), compte très exactement 666 pages, couvertures incluses, en finira sans doute d'enfoncer dans leur paranoïa croquante celles et ceux qui font de ces lieux les territoires de forces mystifiantes, les poussant un peu plus vers le thème du « *simetierre* ancestral autochtone », cher au roi de l'Horreur à barniques qui fictionna Derry au Maine.

Si rien n'y est dit d'un cimetière riverain archaïque, on lit néanmoins plusieurs pages de l'abbé Maurault sur la mission Saint-François-de-Sales, également dite du Sault de la Chaudière, établie en 1683 et relocalisée beaucoup plus à l'ouest, à Saint-François (Odanak), en 1700, où Maurault fut lui-même missionnaire-monographe un siècle et demi plus tard. Au moins trois wampum, dont deux d'une longueur de six pieds, furent fabriqués par les Abénakis en ces lieux et transportés jusqu'à la cathédrale de Chartres, ayant été offerts aux religieux qui, pour leur part, firent transporter outre-Atlantique une précieuse chemise cousue d'or et parsemée de reliques, qui séjourna parmi les Abénakis au moins jusqu'à la Conquête. À Chartres se trouvent d'ailleurs toujours plusieurs wampum, dont deux – l'un abénakis, l'autre wendat – ont été intégralement photographiés numériquement et rendus en trois dimensions, il y a quelques années, au bénéfice de la science archéologique et des communautés contemporaines, qui ont pu revoir sous tous leurs angles les artefacts fabriqués par leurs ancêtres « à la demande des missionnaires », selon ce que l'on dit maintenant. Y a-t-il là un vol déguisé, qui devrait être réparé en raison des hantises qu'il cause, à l'instar de ce qui advint sur Erromango du point de vue local?

Aujourd'hui, en contrebas du pont de Québec, au lieu dit du petit bassin de la Chaudière, estuaire par lequel la longue rivière se jette enfin dans le fleuve Saint-Laurent – ou dans la Grande Rivière de Canada, selon un fils de pilote bellechassois qui insiste sur la renommaison – se trouve une rue de la Mission, qui rappelle le lieu de rencontre colonial. Pas très loin de là, en haut de l'Anse Gingras, lieu de pêche à l'anguille aux temps jadis, on tâchera de rendre l'air plus propice à la bibliomancie pour les années à venir.